

Dimanche 1^{er} Décembre

Été chez Gourmont. Rien de saillant.

Lundi 2 Décembre

Visite de Larguier, à cinq heures. Il me dit tout de suite, en entrant, me parlant de Coppée : « Vous avez dit vrai, vous savez. Vous ne le verrez pas. » Et il me raconte que Coppée est décidément perdu, qu'il ne se relèvera pas, etc., etc... Il paraît qu'il est très changé, très maigri, ne pouvant manger¹⁵¹¹. Larguier me dit que je ne le reconnaîtrais pas. « Décidément, vous ne portez pas bonheur aux gens. Il suffit que vous désiriez connaître quelqu'un pour qu'il meure. » Cela à propos de ce que je lui avais dit, il y a quelque temps, à propos de Mallarmé, de Huysmans, morts justement au moment où j'allais me décider à me laisser emmener chez eux. J'ai ajouté aujourd'hui à Larguier « Si encore j'étais sûr de mon procédé ! Je l'expérimenterais sur certaines gens. Je vous dirais, par exemple : Dites donc, Larguier, vous ne pourriez pas me présenter à Mendès ?¹⁵¹²... » Cela pour rire, naturellement, car la vie ou la mort des gens même que je n'aime pas, m'est indifférente, et je ne voudrais même pas procurer du malheur à qui que ce soit. Larguier m'a raconté des choses curieuses sur la sœur de Coppée, Annette¹⁵¹³, qui est aujourd'hui complètement folle, avec de courts instants de lucidité de temps en temps. Tantôt, il était chez Coppée, assis près de son lit. À un moment, la porte s'ouvre doucement, et Annette se montre, disant : « Mais si, mais si, laissez-moi. Je peux bien le voir, cet homme qui va mourir. C'est mon frère. » Il a fallu que Coppée la renvoyât doucement, tout doucement, retrouver les autres femmes dans la salle à manger. Larguier dit que Coppée connaît fort bien son état, qu'il est résigné, et supporte ses souffrances avec courage. Il a la foi !!! La foi ! Les pauvres individus.

Été ensuite au Mercure, pour tâcher de toucher mon bon de chronique dramatique. Je n'avais plus que dix sous en poche, et pas mon dîner. Arrivé trop tard. Morisse, à qui je parle de Coppée, me parle de son œuvre et me dit, en m'expliquant que c'est une idée que Larguier développait ce matin à Vallette, qu'il était venu voir pour son volume, que l'œuvre de Coppée est certainement plate, mais que c'est peut-être de l'ironie, et qu'alors cela devient une chose énorme. Comme je l'ai dit à Morisse, c'est là une idée à moi, que j'ai expliquée moi-même à Larguier un dimanche de cet été¹⁵¹⁴, et qu'il ressort maintenant comme de lui. La Fayette avait raison : c'est un emprunteur. Ne pouvant m'emprunter des rimes, des mots pour ses vers, il m'emprunte mes idées. L'œuvre de

¹⁵¹¹ François Coppée va mourir dans moins de six mois, le 25 mai 1908.

¹⁵¹² ... qui n'a d'ailleurs plus que deux ans à vivre et mourra en février 1909, à 68 ans, en tombant du train de minuit en rentrant chez lui à Saint-Germain-en-Laye. Voir note au 8 février 1909.

¹⁵¹³ Annette Coppée (1826-17 mai 1908, huit jours après son frère) ne semble pas s'être mariée et paraît avoir passé sa vie auprès de son frère, cadet de 16 ans. On pourra lire, dans le *Mercure* du 16 novembre 1909, quelques lettres de Barbey d'Aurevilly à Annette Coppée.

¹⁵¹⁴ Le dimanche en question était peut-être le lundi 27 mai (page 718.)

Coppée n'est d'ailleurs nullement de l'ironie, au sens complet où je l'entendais. Les Vers français sont là pour le prouver.

Un mot de Moréas (d'ailleurs bien inconscient, car, comme beaucoup de poètes, il n'a aucun esprit) raconté par Albert. Moréas arrive au Vachette, où il retrouve de jeunes amis. « Je viens du Napolitain, dit-il. Il y a beaucoup d'imbéciles sur la rive droite. » Les jeunes amis se pâment. Après un temps, Moréas reprend : « Il y en a aussi ici »

Mardi 3 Décembre

Été porter ma chronique au Mercure à 4 heures. Touché mon bon de caisse. Je me suis décidé à donner 5 francs pour la souscription Jarry. Rachilde était encore seule. Je suis entré lui dire bonjour. Grands compliments sur mes chroniques dramatiques. « J'aime beaucoup mieux ça que vos romans... Je n'aime pas vos romans. »

Après une course, revenu à six heures. Il y avait là Larguier, ce sinistre Bruchard¹⁵¹⁵, M^{mes} Régismanset et van Bever, cette excellente M^{me} Huot, que sa pitié pour les bêtes me rend si sympathique, malgré le ridicule de ses costumes, M^{me} F. P., un peu décolletée, avec d'assez belles épaules. J'avais envie de le lui dire. Il paraît qu'elle n'est pas sauvage, et même fort légère. Qui sait ?... Après avoir eu une beauté de jeune femme, elle a maintenant une beauté un peu faisandée... Mais qu'elle doit être bête. Et puis, on dit aussi qu'elle prise. Cela surtout ! Est arrivé ensuite le phoque Villetard, toujours aussi bête, affairé et prétentieux, parlant toujours du Prix Goncourt. « On m'a berné deux années avec le Prix Goncourt », disait-il entre autres choses spirituelles. On dirait vraiment qu'on le lui avait promis. Puis Danville, qui m'a parlé du *Baptême*, me disant ce mot délicieux sur la pièce : « Ça se passe dans un monde un peu spécial¹⁵¹⁶... » Ça vaut ce mot, cette légende plutôt d'un dessin de Jossot¹⁵¹⁷, représentant un vieux Ramollot¹⁵¹⁸ parlant à un civil. « Vous autres civils, vous formez un élément un peu spécial. » M^{me} Régismanset était charmante comme toujours. L'avant-dernière nuit, celle de

¹⁵¹⁵ Antisémite farouche, royaliste sans nuance, Henri de Bruchard, écrivain de droite nationaliste rejoindra la ligue de la patrie française.

¹⁵¹⁶ PL dans sa chronique du 16 décembre : « *Le Baptême* [...] n'est pas, à proprement parler, du théâtre. C'est plutôt une suite de dialogues, entre les membres d'une famille juive, qui passent tous au catholicisme, pour améliorer leur situation mondaine, et aussi pour augmenter leurs affaires. »

¹⁵¹⁷ Le peintre Henri Gustave Jossot (1866-1951) a d'abord été illustrateur, dessinateur, graveur, lithographe, affichiste et caricaturiste. Il a travaillé principalement pour des revues illustrées comme *La Plume* ou *Le Rire*, où il était reconnaissable à la netteté de son trait. En 1908, Jossot s'établit à Tunis (où il mourra) et se convertit à l'Islam. Il abandonne la caricature pour se consacrer à la peinture.

¹⁵¹⁸ Allusion au colonel Ramollot, personnage de Charles Leroy (1844-1895). Charles Leroy a collaboré au *Monde comique* et au *Tintamarre* où il fit la rencontre d'Alphonse Allais dont il épousa la sœur. La création du colonel Ramollot lui valut une notoriété qui le conduisit à en poursuivre les aventures à travers d'autres volumes et d'autres personnages comme le sergent Roupoil. Charles Leroy, *Le Colonel Ramollot, recueil de récits militaires, suivi de Fantaisies civiles*, Marpon et Flammarion 1883 ou *Les S'crongnieuignieu du colonel Ramollot*, de la même période.

dimanche à hier lundi, j'ai justement rêvé que j'étais couché avec elle. Comment dire cela à une femme ? Serait-ce un compliment, ou une offense ? Peut-être serait-ce plus drôle de le dire au mari ?

Théry est venu aussi, toujours charmant. Il ne sait rien de mes Boissard, j'en ai pu juger. En voyant ce Bruchard, je me rappelais le mot dont je l'avais dépeint, lors de l'affaire Dreyfus, et qui avait eu du succès : « Le Jules Guérin des dreyfusards. » Depuis, il a passé dans l'autre clan. Je me rappelais aussi un mot de Tinan, dans le petit salon de Rachilde, rue de l'Échaudé¹⁵¹⁹. Bruchard pérorait à perte de vue. Tinan lui dit alors : « Allons, allons, Bruchard, ne cherche pas à paraître intelligent. » Comme tout cela est loin, déjà !

J'ai oublié de noter une gentillesse de ma part au critique musical Laloy, qui se trouvait dimanche dernier chez Gourmont. Il expliquait qu'il venait d'achever un *Rameau* pour une collection que publie un éditeur sur les grands musiciens¹⁵²⁰. D'abord peu attiré par ce travail, l'intérêt l'avait pris ensuite et il se déclarait très content de son ouvrage. « Le seul ennui, disait-il, c'est d'être dans une collection, et à côté de cet imbécile de Camille Bellaigue¹⁵²¹, le critique musical le plus bête que je connaisse. — Mon Dieu, lui ai-je dit, il faudrait savoir ce que dit Bellaigue. Il se dit peut-être : le seul ennui, c'est d'être dans une collection, et à côté de cet imbécile de Laloy ? » Ce pauvre Laloy, qui ne paraît pas avoir grand esprit, était un peu effaré, pendant que riaient Gourmont, son frère et Verrier...

À Pierre Fons

Paris, 17, rue Rousselet
le 5 décembre 1907

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre petit mot hier soir trop tard pour descendre mettre ma réponse à la poste. Je ne sais comment vous remercier de penser ainsi à vous déranger pour moi : je ne me connaissais pas tant de séduction. Il faut malheureusement — je le dis pour l'empêchement de vous voir comme pour le temps qu'il fait — que je sorte aujourd'hui toute l'après-midi, et je vais en chemin déposer ce mot à votre hôtel. Je ne serai pas rentré avant 7 heures. Le temps de dîner, il sera 8 heures, 8 heures et demie. N'est-il pas exagéré de vous offrir de venir à cette heure ? Je me couche toujours très tard, et le dérangement ne sera pas pour moi. Mais il sera sans doute pour vous, et de façon très sensible ? En tout cas, à votre gré, entièrement, et croyez bien que si je ne vous vois pas, je n'en serai pas moins sensible à votre amicale intention.

¹⁵¹⁹ Le Mercure de France a d'abord installé ses bureaux au numéro 15 de la rue de l'Échaudé-saint-Germain, dans un immeuble de cinq fenêtres sur rue, qui existe encore, pas loin de la rue Jacob. Le déménagement au 26, rue de Condé, où sont encore les bureaux de la vénérable maison, semble dater de l'année 1902.

¹⁵²⁰ Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain. Le *Rameau* de Laloy est paru en 1908. Voir note 1229, page 630.

¹⁵²¹ Camille Bellaigue (1858-1930) fut critique musical à la *Revue des deux mondes* et biographe de Verdi.

Croyez bien, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

P. Léautaud

Jeudi 5 Décembre

Reçu ce matin un fauteuil de balcon que Hérold m'a fait envoyer pour la matinée de gala à l'Hippodrome de la rue Caulaincourt¹⁵²² au profit des inondés du Midi¹⁵²³. Pas d'habit ! Comment aller à un gala ? J'ai été l'expliquer à Vallette, qui a paru d'ailleurs se désintéresser fort de ce spectacle.

Reçu l'après-midi un mot, combien inattendu, de Fallières, me demandant d'aller le voir demain matin à l'Élysée. Vous allez voir, maintenant que je me suis bien arrêté à l'idée d'entrer au Mercure le 1^{er} Janvier prochain, que je vais me trouver le derrière entre deux selles, et que je vais encore avoir à choisir, à décider, à peser le pour et le contre, etc., etc... Ayant besoin de voir van Bever, je suis monté montrer la lettre à Vallette, charmant d'ailleurs. Tout de suite engagé à ne pas hésiter si l'on m'offrait mieux que le Mercure. Ne se vante-t-il pas, sans s'en rendre compte ? Il aura une déception, si je n'entre pas au Mercure, et je m'en ressentirai peut-être dans nos rapports. Je n'ai, d'autre part, nul goût pour un emploi dans le monde politique, ou dans une grande administration affairée, au personnel nombreux, à la discipline assommante. Enfin, attendons demain matin. Fallières aurait mieux fait de m'oublier. Il va falloir peut-être que je supprime les méchancetés que j'avais notées à son égard pour mon volume.

J'ai fait ce soir, pendant une heure, car je me suis remis après à travailler sans plus penser à rien — une curieuse veillée. Je crois d'ailleurs que je l'avais prévue. C'est ce soir qu'a eu lieu le dîner du Prix Goncourt et que le prix a été attribué. Il est minuit moins un quart quand j'écris ceci. Il paraît que le résultat devait être connu à dix heures. Il y a donc presque deux heures qu'il y a un heureux. Je pense que j'aurais pu être vivement en jeu, ce soir, et que peut-être, cet heureux ?... Quel changement, quel événement dans ma petite vie... Ah ! ce n'est pas que je regrette rien de ma décision de ne pas publier mon livre tel qu'il était. Ce serait à refaire que je le referais, avec encore plus

¹⁵²² L'hippodrome de Montmartre avait été installé sur la place Clichy, au numéro 1 de la rue Caulaincourt, le dos au cimetière de Montmartre en abattant les maisons qui se trouvaient là. Il avait été construit à l'occasion de l'exposition universelle de 1900. Il a été transformé en cinéma en 1911 (ce fut le plus grand cinéma du monde) puis démoli en 1973 pour faire place actuellement à un magasin Castorama et à un hôtel Mercure. Il n'y a jamais eu de courses de chevaux dans cet hippodrome, même si des chevaux, parfois nombreux, ont participé à des spectacles sur cette piste de 70 mètres sur 35. Son nom vient d'une salle précédente (démolie justement à cause de l'exposition universelle de 1900), située vers le pont de l'Alma et où étaient organisées des courses de chars et de grands spectacles historiques. On trouve encore de nos jours dans le quartier quelques commerces ayant conservé de nom comme le garage de l'hippodrome au 11, rue Caulaincourt ou l'hôtel Hippodrome, 7, rue Forest.

¹⁵²³ L'automne 1907 a été marqué par un excédent de précipitations remarquable sur une large moitié sud de la France, et plus particulièrement autour de la Méditerranée. De mi-septembre à mi-novembre 1907 des pluies répétées affectent majoritairement l'Hérault, le Gard, la Lozère et l'Ardèche, causant 25 morts.

de décision même, après toutes mes réflexions. Seulement, je rêve. Il y a là une certaine mélancolie, tout de même... Enfin, enfin ! Maintenant, je voudrais bien qu'on ne parle plus de cette affaire jusqu'à novembre prochain.

Vendredi 6 Décembre

Vu ce matin Fallières à l'Élysée. Le résultat n'en est pas brillant. Fallières a commencé par me dire qu'il n'y avait pas à compter sur une des places désirées : bibliothèques, musées, etc., etc... Il m'a ensuite dit ceci : « Je me suis trouvé dernièrement à chasser avec le gouverneur du Crédit Foncier. J'ai parlé de votre affaire. Vous pourriez passer l'examen, etc., etc... » et il m'a remis le prospectus de cette affaire, qui contient les matières de l'examen, oral et écrit. Question de droit, où j'ignore tout. J'ai dit à Fallières que j'étais un peu engagé ailleurs. Il a remarqué que la question devenait délicate « car si je ratais mon examen... » ce qui veut dire que si je n'étais pas reçu à l'examen, rien à espérer. Bref, une proposition sans intérêt. J'ai fait l'intéressé, j'ai remercié, mais il n'y a rien à faire là-dedans pour moi.

En rentrant, rencontré Ch.-L. Philippe rue Vanneau. Bavardé pendant trois quarts d'heure sur le trottoir. Il me dit que ses échecs avec le Prix Goncourt l'ont beaucoup abattu, découragé, etc... Faut-il que ce soit vrai pour qu'il le dise ainsi. « On ne sait plus, me disait-il. J'en arrive à me demander si c'est moi qui me trompe, si c'est moi qui n'ai aucun talent... » Les romans de chez Fasquelle ne se vendent pas non plus. Philippe a en train un roman, qu'il s'est mis soudain à recommencer sur un nouveau plan, s'étant aperçu, à sa rentrée de vacances, qu'il était mal parti, selon lui.

Il m'a dit des choses amusantes. « Mon Dieu ! on se résigne bien. On ne baisera pas Cléo de Mérode¹⁵²⁴, on portera des pardessus défraîchis, on ne sera pas riche. Si seulement on était lu ! Mais on n'est même pas lu, on ne sait pas... On arrive à désirer de moins en moins de choses. Le soir, chez moi, après avoir travaillé, quand je m'assieds dans mon fauteuil, que je fume ma pipe, en lisant un bouquin, eh ! bien, je me trouve très heureux. »

Je le lui ai dit : rien de plus dangereux. Je connais cela. J'y ai passé et j'y passe encore souvent. On arrive à se faire un bonheur de ses déceptions. On vit les choses en rêve, on rêve tout.

Il n'aime pas la littérature des Goncourt, il les appelle de fameux imbéciles. J'ai défendu *Manette Salomon*, le seul de leurs livres que je connaisse.

¹⁵²⁴ Cléo de Mérode (1875-1966), danseuse célèbre pour sa beauté un peu hors du temps.

Nous avons parlé du lauréat Goncourt de ce matin¹⁵²⁵.

« Si vous aviez voulu, ç'aurait été vous ! » m'a-t-il dit. Je lui ai dit mes doutes sur ce sujet, mon peu de partisans.

Il a paru plutôt rempli de mauvais sentiments à l'égard des Dix. D'ailleurs, une réponse de lui lue ce soir, sous l'Odéon, dans la Revue, à propos d'une enquête sur les « Prix » n'est pas tendre pour Descaves ni pour Hennique.

Je crois que Philippe est arrivé au point de bien d'autres : il a trente-trois ans, il a publié quatre ou cinq romans, aucun ne s'est vendu ni se vend beaucoup, il ne doit plus trouver grand accueil chez son éditeur. Le manuscrit de ses trois premiers petits livres présenté au Mercure pour une réédition en un seul volume le prouve. S'il est venu au Mercure, c'est que Fasquelle a dû lui refuser.

Philippe se doute-t-il que je n'ai absolument rien lu de lui, comme de bien d'autres. Mon manque de curiosité en cela est vraiment remarquable.

Le lauréat de ce matin est un nommé Moselly, avec un volume intitulé *Jean des Brebis*. Ce monsieur est professeur à Orléans, lorrain, et chante dans ses livres son pays natal. Édité chez Plon. J'en parlais ce soir avec Gourmont. L'Académie Goncourt couronnant un livre de chez Plon ! C'est le prix Montyon¹⁵²⁶ ! Les journaux donnent Thomas comme ayant eu deux voix. Quels sont les deux académiciens assez dénués de sens littéraire pour avoir donné leur voix à Thomas ? Il faudra que je le lui dise quand je le verrai.

Je coupe ce soir dans *L'Intransigeant*, article de Gaubert, ceci : « Après avoir couronné une œuvre pathologique (*Force Ennemie*) ; une œuvre naturaliste et sociale (*La Maternelle*) ; une œuvre exotique (*Les Civilisés*) ; une œuvre classique (*Dingley*), voici que les Dix couronnent une œuvre régionaliste. Et il semble bien que leur intention arrêtée était bien de distinguer une œuvre provinciale, puisque le seul adversaire sérieux de M. Moselly a été M. Jean Vignaud, auteur de *La Terre ensorcelée*. »

De quel nom en « iste » s'appellera l'œuvre couronnée l'année prochaine ?

J'ai mis aux cabinets, il y a déjà quelque temps, le paquet en double de mes épreuves du Stendhal. Ce soir, je suis tombé sur les feuilles où Stendhal raconte (dans le *Brulard*) son amour pour sa mère, et ce soir,

¹⁵²⁵ Émile Moselly (Émile Chénin, 1870-1918, à 48 ans) est né à la Bibliothèque nationale où son père était concierge. Agrégé de lettres, il sera l'un des premiers auteurs des *Cahiers de la quinzaine*. Il mourra d'une crise cardiaque dans un train en revenant de vacances. L'histoire de son prix Goncourt se déroule en deux temps. Moselly reçoit d'abord le prix pour *Jean des Brebis ou le livre de la misère*. Mais ce qu'ont lu les Goncourt est une réédition Plon 1907 d'un roman publié en 1904 (ne le savaient-ils pas ?) Cela contrevient à la prescription d'Edmond de Goncourt. C'est donc *Terres lorraines*, paru en 1907 qui figurera en définitive sur la liste officielle.

¹⁵²⁶ Le philanthrope Jean-Baptiste de Montyon (1733-1820) avait fondé trois prix, tous trois appelés prix Montyon. Le premier sous la dénomination de prix de vertu, était remis à des personnes méritantes, le second, prix pour « l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs », fut remis pour la première fois en 1782. Le troisième est un prix scientifique remis par l'Académie des sciences.

où couché près de son lit, sur un matelas par terre, elle sauta par-dessus lui pour atteindre son lit. Il m'a paru choquant de m'en servir. Je préfère les brûler.

Morisse, avec qui je suis sorti ce soir du Mercure, me reparlait des avantages qu'il trouve qu'il y a pour moi à prendre la place du Mercure. Il me citait mes chroniques dramatiques, qui ont, disait-il, déjà remué les gens. J'étais déjà connu. Il pouvait me venir bien d'autres choses, etc... Et alors, il me dit ceci, en parenthèse, au sujet des chroniques : « Entre nous, je ne me gêne pas pour vous le dire, je ne leur trouve rien d'extraordinaire. » Eh ! bien, j'aime cette bonhomie, cette franchise dans l'amitié, c'est ainsi que j'aime qu'on me parle. Que voulez-vous tirer de ces compliments admiratifs que vous font certaines gens, qui d'ailleurs souvent n'en pensent pas un mot ? Il n'y a aucun profit à retirer d'un compliment, d'une louange. Une critique, au contraire, une observation, prouve d'abord quelqu'un qui vous a lu avec attention. On réfléchit à son tour sur cette critique, sur cette observation, et ce n'est jamais sans fruit. Pas de plus mauvais amis que les complimenteurs, surtout pour ceux qui manquent, à cet égard, de scepticisme. Je l'ai dit d'ailleurs à Morisse : « Mon cher, si vous saviez combien je me suis déjà fait cette remarque qu'il ne faut vraiment pas grand'chose pour remuer les gens ! »

Il y avait ce soir au Mercure réunion du comité du monument Charles Guérin : Gregh, Larguier, Albert, Régnier, Gaubert, quelques autres que je ne connais pas. Un monument à Charles Guérin ! C'est délicat à dire, mais je le dis : quelle exagération. Les derniers vers de Charles Guérin ne valent absolument rien, et celui-là, son retour au catholicisme ne l'aura pas rendu lyrique. Il est vrai que c'est la famille qui en fait tous les frais, de ce monument.

En voyant arriver Larguier, je l'ai plaisanté : « Comment vous vous dérangez pour la gloire d'un confrère ! Vous m'étonnez bien. » Il a beaucoup ri, car c'est un de ses bons côtés. Avec des gens comme moi, il avoue presque son cabotinage et en rit lui-même.

Ce soir, un mot de Pierre Fons, de passage à Paris, et me demandant s'il peut venir demain saluer « l'écrivain dont je le sais l'admirateur, etc., etc... » C'est comme le monument Guérin. Quelle exagération !

Samedi 7 Décembre

Été aujourd'hui à l'Hôtel des Ventes, pensant y trouver M. Blondeau — ensuite à l'étude de M. Bertin. Trouvé ni l'un ni l'autre. Moi qui espérais amener l'un ou l'autre à m'offrir de me prêter quelques centaines de francs.

Je suis revenu en flânant par les passages Jouffroy, Verdeau, des Panoramas, et le Palais-Royal. Comme c'est court, et étroit, le passage Verdeau. Dire que je trouvais cela si grand, si vaste, quand je m'y promenais enfant avec Marie. Je retrouvais encore cette après-midi ma sensation de ces promenades, comme si j'y eusse été encore. C'est vraiment curieux, la vivacité, la profondeur de mes souvenirs de ce temps-là. Presque trente ans depuis, déjà. Trente ans !

Je commence à me ressentir comme toujours de la fin de l'année, mélancolie, manque d'espoir. Je ne perdrai jamais cela.

Je me suis souvenu ce matin d'un mot que j'ai dit à Gourmont, quand nous avons parlé de l'affaire Mirbeau-Bernstein : « Moi, si j'ai jamais des histoires louches, je n'attendrai pas qu'on les raconte. Je les raconterai moi-même. »

Ce Moselly, prix Goncourt d'hier, est professeur à Orléans. Il est agrégé. C'est une situation d'environ dix mille francs avec ses leçons. Son éditeur a raconté qu'il aime sa profession, et ne la quittera pas. Alors, à quoi correspond la décision des Académiciens Goncourt ? Ils ont trouvé l'occasion de donner le prix doublement mal : à un ouvrage fade, bien-pensant, neuf en rien, — et à un fonctionnaire. Et ce que je dis là est on ne peut plus désintéressé, n'ayant rien d'un candidat malheureux. Le mécontentement de Philippe est décidément justifié, car il avait tout de même plus de droits, littéraires et matériels, à avoir le prix.

Mardi 10 Décembre

Moréas me disait ce soir au Mercure qu'on sait — il ne m'a rien expliqué — à la Comédie que M. Boissard c'est moi.

J'ai été malade d'une dent depuis samedi cinq heures jusqu'à hier lundi toute la journée.

Mercredi 11 Décembre

Été ce matin au Mercure. Vallette s'est décidé à faire le premier pas, que je ne faisais point. « Est-ce qu'on peut compter sur vous pour le premier janvier au Mercure ? » J'ai dit oui. C'est entendu. Gourmont qui me disait si narquoisement, il y a quelques mois : « C'est votre destinée. Vous serez fonctionnaire. » Je ne serai pas fonctionnaire. Je serai employé.

Je suis allé, hier mardi, faire un tour au Palais, pensant y rencontrer M. Bertin. Encore pas trouvé. J'en ai profité pour monter faire un tour aux greffes. Rien n'y a changé, pas même les titulaires des bureaux, ces gens si peu polis. Quelles mauvaises heures j'ai passées à attendre tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces bureaux, debout, devant le guichet au milieu d'un tas de voyous, de petits clercs, et traité non moins grossièrement qu'eux par les employés, pendant toutes ces années de 1895 à 1902. Il y avait des moments où j'en aurais pleuré de rage, d'humiliation. Et tout cela pour gagner 50, puis 60, puis 80 frs. par mois. J'en ai gardé une horreur profonde pour tout ce monde du Palais, avoués, avocats, huissiers aussi bien que greffiers et employés.

Je suis sorti cette après-midi pour essayer de me rendre compte des logements à louer dans les environs de la pension de Bl..., bien que je n'envisage pas avec gaieté l'idée de quitter mon grenier de la rue Rousselet. Le quartier, certes, ne me laissera pas de regret, mais être retiré comme je suis, rien devant moi, toutes les commodités et un loyer supportable ! Je n'ai rien vu, tout est très cher, et dans des bâtisses modernes.

J'ai rencontré rue Saint-Jacques un individu d'une 50^e d'années, le bras paralysé, vêtu de loques, que j'avais déjà rencontré il y a deux ou trois jours. Il était entré chez un boulanger pour solliciter un morceau de pain, qu'il a obtenu. À sa sortie, je l'ai abordé, et lui ai donné rendez-

vous pour demain à cinq heures et demie sous les galeries de l'Odéon pour lui donner la jaquette que j'avais demandée à M. Mahaud pour le peintre russe et qui est toujours là.

Jeudi 12 Décembre

Je me suis promené inutilement ce soir sous l'Odéon avec ma jaquette sous le bras. Mon pauvre d'hier n'est pas venu.

Vendredi 13 Décembre

Ce matin, rue Rousselet, un mendiant récitait la dédicace de la Vie de Jésus : « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes¹⁵²⁷... » Je lui ai demandé, en lui donnant un sou, où il avait pris cette idée de réciter ainsi du Renan dans les rues. Il m'a expliqué qu'ayant lu cela, il l'avait trouvé harmonieux comme des vers. « Toute la prose de Renan peut se lire comme des vers », me disait-il. Il déclamaient du reste cette dédicace de la Vie de Jésus comme un monologue de Coppée.

À Octave Mirbeau

Paris, 17, rue Rousselet
le 15 décembre 1907

Mon cher Maître,

J'ai bien trouvé au Mercure, voici une quinzaine de jours, l'exemplaire de *la 628-E8* portant mon nom. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait là une jolie surprise. Jamais je n'aurais osé me flatter que vous penseriez à moi pour m'envoyer votre livre. Quel dommage que je sois aussi profondément réfractaire à toute satisfaction de vanité ! J'en aurais trouvé une, là, que plus d'un m'aurait enviée.

Je me suis rattrapé, et cela est plus solide, sur le nouveau témoignage de sympathie que vous me donniez, et sur le plaisir de ma lecture. J'ai d'ailleurs tort de dire : plaisir. Ce n'était pas seulement du plaisir que j'éprouvais en vous lisant, comme ce n'est pas seulement du plaisir que je retrouve en me rappelant ma lecture, ici une boutade, un chapitre humoristique, là ce récit de « pogromes » horrible, écrasant, qui m'a fait retrouver toute l'émotion, tout le dégoût, et je ne sais quoi qui touche à la haine que j'éprouvai déjà quand je lus les descriptions des massacres de Kichinef. Non, ce que je ressentais en vous lisant, c'était plus sérieux que du plaisir. Je me disais : Voilà, voilà, et j'entendais par là : Voilà un livre, un livre d'aujourd'hui, et voilà un homme. Je suis si fatigué de ces livres où l'on ne trouve que des phrases, de l'érudition, l'éternelle intrigue amoureuse, et un auteur poltron et hypocrite. Vous, au moins, dans vos livres, on vous retrouve, on vous voit, on vous entend, et comment ne pas vous aimer, si brave, si vivant, si clairvoyant, si amer, aussi, si sensible ! Cela, se montrer dans un livre l'homme qu'on est, les

¹⁵²⁷ Publié en juin 1863. Il s'agit ici du tout début de l'assez beau texte « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous avons visités ensemble ? » On lira avec intérêt l'article de Perrine Simon-Nahum *Le scandale de la Vie de Jésus de Renan, Du succès littéraire comme mode d'échec de la science* sur la page <https://bit.ly/2w0G0DN>.

phraseurs ont beau dire, c'est la perfection littéraire. Si vous saviez avec quels yeux je l'ai lue cette page sur vous-même et votre tendresse cachée ! Je me disais personne ne la lira comme moi, personne ne sentira tout ce qu'il y a là, dans cette quarantaine de lignes. Voyez-vous, il y a un petit malheur à connaître un écrivain qu'on aime : on se retient de lui dire tout ce que l'on pense, par crainte de passer à ses yeux pour un flatteur. Laissez-moi du moins vous le résumer en ceci, que vous êtes le seul écrivain qui m'aurait donné le goût de la liberté d'esprit et le courage de tout dire, si je ne les portais d'instinct en moi.

Une chose qui m'a navré, dans votre livre, c'est l'idée des malheureuses bêtes écrasées. J'y pensais en commençant, et quand je suis arrivé à ce chapitre, malgré tout votre bel humour je n'ai pas ri comme je l'aurais voulu. C'est que les bêtes, voyez-vous, je crois qu'elles sont ce que j'aime le plus au monde. Cela va jusqu'à la maladie, une maladie pas drôle, non, non, pas drôle, et à laquelle j'ajoute cette autre, de m'y complaire, de ne rien faire pour me corriger. Je ne désire pas grand'chose, et je me le reproche souvent, comme un manque de vitalité, mais si j'ai quelquefois un désir, c'est bien de pouvoir vivre un jour au milieu d'un tas de bêtes, de bonnes bêtes à quatre pattes — pour me reposer des autres. En attendant, je satisfais mon amour comme je le puis, d'abord avec mon chat, un être que j'ai élevé et auquel je tiens, et ensuite avec les bêtes du dehors ! Je nourris les oiseaux, ceux de mes fenêtres et ceux que je rencontre en chemin. Je m'arrête aux chiens perdus, leur achetant de la nourriture, m'occupant si je le puis, de les hospitaliser. Je bavarde avec les cochers pour me renseigner sur leurs chevaux, et je me dispute avec les charretiers brutaux. La moindre bête errante, blessée, affamée, brutalisée, et ma journée est gâchée, ma rêverie fichue, et rentré chez moi j'ai beau faire, n'y plus penser m'est impossible. J'ai dans ma rue un hangar à voitures où vivent des chats abandonnés. Pas un matin je ne manque de leur porter à manger, et quand j'en suis empêché, j'en ai comme un remords. Que de bonnes bêtes me connaissent ainsi dans mon quartier, que d'autres j'ai rencontrées, soulagées en passant, obligé de les quitter ensuite, et chez toutes quels beaux yeux pleins d'intelligence et de tendresse ! Vous ne vous seriez pas douté, j'en suis sûr, que le bonhomme auquel vous avez bien voulu vous intéresser, eût à ce point un cœur de vieille fille. Mais quoi ! n'avez-vous pas parlé vous-même de votre tendresse pour les animaux, « une tendresse de neurasthénique et de misanthrope¹⁵²⁸ ». C'est elle qui m'a encouragé à me montrer ainsi à vous et c'est sur elle que je compte pour vous paraître moins ridicule.

Conservez-moi en tout cas votre sympathie à laquelle je tiens, mon cher Maître, et croyez à mes fidèles sentiments de reconnaissance et d'admiration.

P. Léautaud

¹⁵²⁸ Chapitre VI : *La faune des routes.*

Dimanche 15 Décembre

Toute ma journée d'aujourd'hui gâtée par la trouvaille faite ce matin dans le hangar à voitures de la rue d'une nouvelle bête abandonnée, un petit chat de pas plus de six semaines. Je l'ai monté chez moi, nettoyé — il était sale ! — fait manger et boire, et je l'ai gardé jusqu'au soir, si heureux de s'étaler devant le feu. Seule, la jalousie de Boule me l'a fait reporter.

Lundi 16 Décembre

Le petit chat d'hier va être recueilli par deux dames fort amies, comme moi, des bêtes. C'est un vrai soulagement.

Mercredi 18 Décembre

Envoyé enfin aujourd'hui ma lettre à Mirbeau pour le remercier de La 628-E8. Il faudra que je prenne l'habitude d'écrire ces lettres sur le moment. Après, c'est une vraie corvée, et difficile en diable.

Été au Mercure. En sortant, Morisse me parle de sa traduction de Novalis¹⁵²⁹. Il est désolé. Gourmont est défavorable à l'édition de ce volume. Vallette n'a guère insisté, ni Dumur. Morisse en est profondément atteint. Il n'en dort pas. Je vois où il veut en venir et je lui offre, en toute simplicité d'en parler à Vallette. C'est bien cette offre qu'il voulait provoquer. J'irai demain au Mercure pour parler de cela à Vallette.

Jeudi 19 Décembre

Été ce soir porter ma chronique au Mercure. Elle comprend un compte rendu de *L'Autre* des frères Margueritte. Je crois que je me suis un peu moqué d'eux, tout en disant du bien de leur pièce, et du mal de leur littérature. Je n'ai d'ailleurs rien dit que je ne pense, si je n'ai pas dit tout ce que je pense¹⁵³⁰.

Vallette occupé avec Hérold, puis Gourmont arrivent. Je n'ai pu lui parler du Novalis de Morisse. Il faudra que je revienne demain matin.

Les auteurs de *Patachon*¹⁵³¹ ont envoyé la brochure de leur pièce à M. Maurice Boissard.

Trouvé des places pour la Folie-Pigalle, nouveau bouibouis, situé place Pigalle, et qui donne ce soir la soirée consacrée à la Presse. Le nom de Fugère m'y fait aller, autant pour voir jusqu'où il est tombé, que pour, peut-être, rencontrer sa grosse femme. Le spectacle de la Folie-Pigalle est encore plus bête que celui du Little Palace. Les femmes y sont seulement

¹⁵²⁹ Paul Morisse, on le sait, est traducteur de Novalis. Sa traduction des *Hymnes à la nuit* paraîtra dans le numéro de septembre-octobre de *La Nouvelle revue* (revue ayant paru de 1875 à 1914) à la rentrée 1908 — voir au 26 octobre 1908). Ce texte est en consultation libre sur la page <https://bit.ly/2W9svAp>.

¹⁵³⁰ *Mercure* du 1^{er} janvier 1908.

¹⁵³¹ Comédie en quatre actes, de Maurice Hennequin et Félix Duquesnel créée au théâtre du Vaudeville le 23 octobre 1907. Voir la chronique de Maurice Boissard au 16 novembre 1907 : « Il y avait longtemps que je n'étais allé au Vaudeville. Longtemps aussi que je n'avais vu M. Noblet. Il est toujours un excellent comédien, simple, et drôle sans charge. C'est lui qui mène le jeu dans *Patachon*, l'amusante comédie de MM. Hennequin et Duquesnel.

nues davantage. Fugère est pitoyable et fait rire, pourtant. Pas vu de Jeanne. Peut-être était-elle en train de le faire cocu ?

Vendredi 20 Décembre

Été voir Vallette ce matin. Je pense, en effet, comme me l'a dit Morisse, que cette toute petite démarche a eu son utilité, en soulignant à Vallette certains points, qu'il a lui-même trouvés très justes, et auxquels peut-être il ne pensait pas. Il est d'ailleurs dans les meilleures dispositions, attendant, pour reparler du Novalis, un comité où Régnier et Quillard¹⁵³² seront présents et pourront compenser l'avis défavorable de Gourmont.

Été cette après-midi à la répétition générale de *Sherlock Holmes*¹⁵³³. Extraordinaire, mais d'une invraisemblance non moindre.

Ce matin, au Mercure, Davray nous a raconté un très beau mot de Moréno (laquelle va se marier avec Jean Daragon, cabot, et déjà son amant depuis pas mal de temps. À ajouter que Moréno a été nommée directrice du Conservatoire de Buenos-Ayres et va partir là-bas).

Il faut d'abord savoir que la vieille dame avec laquelle vit Jules Lemaître¹⁵³⁴ a conservé, malgré ses soixante-dix ou quatre-vingts ans, quelques restants de ses anciens goûts saphiques. À l'époque où Schwob vivait encore et où les deux couples se voyaient, il arriva que la vieille dame, qui avait jeté ses vues sur Moréno, lui fit la cour un jour d'une façon assez vive. Schwob, qui trouvait pour le moins que la dame était un peu trop mûre, surveillait de près son manège. Jules Lemaître dit alors, à ce propos, à Moréno « Hein ! Schwob ! Il monte la garde !... — Et vous la vieille garde ! » lui répliqua, coup sur coup, Moréno.

Nous parlions aussi ce matin, à propos de la réception de Donnay à l'Académie¹⁵³⁵, du physique plus ou moins plaisant de quelques académiciens. Davray arriva à parler de Vandal¹⁵³⁶, encore le plus antipathique. « Quel sauvage, ce Vandal ! » dis-je.

Samedi 21 Décembre

Vallette me racontait ce soir cet autre mot de Moréno, à propos de son mariage avec le cabot Jean Daragon. Quelqu'un s'étonnait qu'elle épousât ce garçon, qui n'a pour lui que sa carrure et son physique, alors qu'elle avait connu des hommes comme Mendès et comme Schwob et

¹⁵³² Pierre Quillard, on s'en souvient, est traducteur du grec (notes 103, page 71 et 145, page 81).

¹⁵³³ Pièce en cinq actes et six tableaux, de Pierre Decourcelle, d'après l'original d'Arthur Conan Doyle. Il semble que la pièce de Decourcelle ait été traduite et adaptée de celle de William Gillette, (1853-1937), auteur anglais de *Sherlock Holmes* créée en 1899 à New York. Voir la chronique de Maurice Boissard dans le *Mercure* du 1^{er} janvier 1908 (quinze lignes).

¹⁵³⁴ Marie-Anne de Loynes, née Detourbay (1837-1908, à 71 ans) et dite « de Tourbey », demi-mondaine tint un salon littéraire et politique de droite conservatrice et fut très influente. Marie-Anne était de 16 ans l'aînée de Jules Lemaître (1853-1914). Voir note 695, page 363.

¹⁵³⁵ Élu le 14 février au fauteuil d'Albert Sorel, Maurice Donnay (note 694 page 363) a été reçu hier, 19 décembre, par Paul Bourget.

¹⁵³⁶ Docteur en droit et professeur d'histoire diplomatique à l'École libre des sciences politiques, Albert Vandal (1853-1910) participe aux travaux du Conseil d'État. Il a été élu à l'Académie française en 1896.

vécu avec eux. « Ah ! vous savez, j'en ai assez des cerveaux ! » répondit-elle. Cette belle réponse m'a rappelé nos conversations d'autrefois, quand elle se plaignait à moi du manque de moyens à l'amour de Schwob, qu'elle ne voulait pas attendre d'être vieille pour faire l'amour, etc., etc...

PR Dimanche 22 Décembre

Blanche est allée aujourd'hui voir Madame Dalby. Elle me raconte ceci. À Bourg-la-Reine, Madame Dalby prenait soin d'une petite chatte délaissée par ses maîtres. Depuis son retour à Paris, cette bête n'avait plus personne pour la soigner. Une bonne âme de femme, voyant cela, a pris sur elle d'amener la chatte à Paris à Madame Dalby, qui l'a donc, depuis quelque temps. À ce sujet, M. Chatelain fait une vie du diable, exige le renvoi de la chatte, etc... Je viens de lui faire une lettre où je lui dis que mis au courant, s'il ne revient pas à de meilleurs sentiments pour cette bête, je lui témoignerai ma rancune. J'ai en effet mon moyen. Je ne lui donnerai plus le *Mercur*, comme je fais depuis près ou plus même de deux ans. Et je tiendrai bon.

À Henri Chatelain

Dimanche 22 décembre 1907

Cher Monsieur Chatelain,

Je n'ai pas les volumes de Guérin en ce moment. Ils sont, avec d'autres, entre les mains de mon frère, pour les copies nécessaires pour les prochains *Poètes d'aujourd'hui*. J'avais tout à fait oublié que vous aviez le Laforgue, dont je vais avoir besoin pour ma notice.

Madame Léautaud est allée voir Madame Dalby. J'ai su ainsi qu'elle avait un nouveau chat, et que vous faites le méchant à cet égard. Je ne sais si vous savez que je ne souffre guère qu'on n'aime pas les bêtes et que je prends leur défense envers et contre tout et tous. Si vous ne revenez pas à de meilleurs sentiments pour ce petit animal, je me verrai au regret obligé de vous en témoigner ma rancune, d'une certaine façon.

Croyez, en attendant, à mes sentiments les meilleurs.

P. Léautaud

Dimanche 22 Décembre

Été cette après-midi au cimetière de Montrouge. La grand'mère vit toujours, car je n'ai pas vu de nouvelle inscription sur la tombe.

Été ensuite chez Gourmont. Il était en train d'écrire. « Continuez, si vous voulez, lui ai-je dit. — Non, m'a-t-il répondu. En voilà assez pour aujourd'hui. D'ailleurs, il faut toujours laisser reposer un peu les choses... Ça ne partira pas aujourd'hui. Rien ne presse. »

À des destinataires inconnuesParis, 17, rue Rousselet
le 27 décembre 1907*Mesdemoiselles*¹⁵³⁷,

Nous sommes fort surpris de ne pas avoir de vos nouvelles relativement aux considérables sommes que nous attendons de vous. Le notaire d'Evreux serait-il parti en Belgique avec votre héritage, ou avez-vous négligé d'écrire, ainsi que vous vous y étiez formellement engagées ? Le pétrin dans lequel vous me mettez en m'infligeant une pareille attente, augmente encore celui dans lequel je me trouvais déjà.

Dans l'espoir d'une heureuse information de votre part, je mets à vos quatre pieds mes infiniment respectueux hommages.

P. Léautaud

*Samedi 28 Décembre*¹⁵³⁸

Été aujourd'hui, à la salle Bernheim, rue Richepanse¹⁵³⁹, voir le fameux portrait de Stendhal par Södermark, qui y est exposé. C'est une merveille d'expression, de vie, de réalité. La gravure sur bois faite pour le Mercure par Vibert ne rend rien de tout cela, dure, sèche, au contraire. Ma première impression était bonne.

PR Samedi 28 Décembre

M. Chatelain a répondu à ma lettre. Une lettre sotte au possible, où il me dit qu'il ne donne pas des leçons pour nourrir les chats abandonnés. Je viens de lui écrire une seconde lettre, où j'essaie de l'éclairer, de l'amener à plus de générosité, en lui renouvelant la promesse de ma rancune. Je dois lui acheter des livres au Mercure et les lui envoyer lundi. Il aura cette seconde lettre en même temps.

PR Dimanche 29 Décembre

Visite inattendue de M. Chatelain. Bavardages littéraires. Comme il s'en allait, sans m'avoir dit un mot du chat, je lui en ai parlé, et de la lettre toute prête pour lui, dont je lui ai dit à peu près toute la teneur. Il écoutait, sans répondre rien de net. Je le lui ai dit : « Avec tout cela, vous ne répondez rien ? — J'ai répondu dans ce que je vous ai écrit », m'a-t-il dit alors. Je lui ai donc renouvelé ma promesse de ma rancune, en lui

¹⁵³⁷ S'agit-il des « demoiselles Leclerc » évoquées le 12 juillet, amies de Blanche (page 723) ? L'une d'elles est-elle cette Jeanne Leclerc à qui PL empruntera 500 francs le 30 décembre (page 794) ? En même temps, si c'était le cas, PL ne serait pas contraint de rendre les 500 francs le 6 janvier 1908 puisqu'il semble qu'elles lui soient redevables de « considérables sommes ».

¹⁵³⁸ Suite à l'abandon du *Passé indéfini* par PL, Lucien Descaves écrit à Vallette le 26 décembre 1907 : « À mon retour d'Allemagne, je trouve votre mot et il me désole ! Dites-le à Léautaud. »

¹⁵³⁹ En 1907, les Bernheim sont marchands de tableaux depuis plus d'un siècle. Les trois fils d'Alexandre Bernheim (1839-1915), nés dans les années 1870, se sont installés 15, rue Richepance (avec un c) en 1906. Cette galerie est, en 2017, active dans le faubourg Saint-Honoré et l'avenue Matignon. La Mairie de Paris, alertée sur le fait que le général Antoine Richepance avait rétabli l'esclavage à la Guadeloupe, a renommé la rue Richepance en rue du Chevalier-de-Saint-George (sans s), figure de l'émancipation des esclaves, en décembre 2001.

disant que je voyais trop de gens mauvais ou indifférents pour les bêtes pour ne pas me payer sur un des leurs, quand je le pouvais. Je tiens d'autant plus à mon moyen que M. Chatelain, en me réclamant aujourd'hui un numéro du *Mercur*e qui lui manque, m'a dit qu'il les faisait relier. Il en sera pour sa reliure et sa collection interrompue. Il pourra l'acheter, sans doute, mais il est si rat, si pingre, qu'il ne le fera certainement pas sans gémir.

Dimanche 29 Décembre

Je sens que je deviens très misanthrope, depuis quelque temps, sauvage en diable. Les gens me sont antipathiques, mon grand amour d'autrefois pour la solitude m'a repris très fortement. Je regarde cette transformation avec curiosité, me demandant quoi l'a produite, Je n'ai été blessé, ni déçu par personne, et personne non plus ne m'a nui. Je ne trouve même autour de moi que des sympathies, de vraies sympathies. C'est cependant un fait : ma sauvagerie redevient très grande, avec ceci en plus, cette antipathie dont je viens de parler.

À Henri Chatelain

Paris, 17, rue Rousselet
le 30 décembre 1907

Cher Monsieur Chatelain,

Le colis des volumes partira ce jour ou demain, dès l'arrivée de l'ouvrage qui manque. 4 volumes à 2,35, plus 0,25 pour le colis, il vous revient 35 centimes. Les voici en timbres-poste. J'ai aussi oublié de vous demander si votre concierge vous a bien remis les 40 francs de Madame Léautaud. Je pense que oui.

Bien que j'aie parlé avec vous hier de la question qui me l'a fait vous l'écrire, je vous donne le contenu de la lettre que j'avais préparée pour vous.

J'ai trouvé votre lettre bien exagérée. Vous apportez vraiment un souci de principes dans des questions où ils sont peut-être de bien grandes choses. Ce que tirerait du produit de vos leçons cette petite bête — que Mad. Dalby assure d'ailleurs ne rien coûter et se nourrir des restes de la table — serait on ne peut plus infinitésimal, et, au surplus, s'il n'y avait que cette grave question qui vous arrêtât, je me chargerais bien volontiers de ce budget. Je nourris déjà quelques chats dans mon quartier. Cela ne me ruine pas. Un de plus ne me ruinera pas davantage. Avez-vous réfléchi aussi que peut-être votre fille s'amuse de cet animal et qu'en le lui retirant vous allez la contrister ? Ce chat n'aurait pas été chez Madame Dalby et vous vous seriez opposé à ce qu'on l'y amenât, il n'y aurait rien eu que de très acceptable. Mais le reporter à sa misère, en plein hiver, après qu'il a connu une maison, c'est cela qui me dépasse. Si je suis d'ordinaire de la meilleure composition et si je cède facilement sur tous sujets à mes contradicteurs, sur le chapitre des bêtes je ne saurais transiger. Chacun ses principes, n'est-ce pas ? Je ne me dédis en rien de ce que je vous ai dit. Si vous tenez ce que vous avez décidé, je vous témoignerai ma rancune.

Jusque-là, à vous bien cordialement.

P. Léautaud

Lundi 30 Décembre

Donné congé ce matin à M^{me} Belleveaud. Où vais-je aller, que vais-je trouver, au milieu de quelles gens ? Je ne suis pas sans appréhension sur tout cela.

Été ce matin au Mercure. Farrère vient de publier un nouveau roman : *Mademoiselle Dax, jeune fille*. J'en ai trouvé un exemplaire pour moi adressé au Mercure. Il ne m'a pas gardé rancune de ne pas lui avoir écrit pour le remercier de *L'homme qui assassina*¹⁵⁴⁰. Il va pourtant falloir cette fois-ci que je lui écrive ? Farrère a eu le Prix Goncourt en 1905. Cela fait deux nouveaux romans qu'il publie depuis, et il en annonce prochainement un autre¹⁵⁴¹. Encore un fabricant de livres, j'en ai peur. Été ce soir chercher chez Jeanne Leclerc les 500 francs que je lui emprunte.

Je recommence depuis quelque temps à être bien malade des reins, où j'ai toujours froid, ainsi qu'aux genoux, même assis en plein devant le feu.

Trouvé ce matin au Mercure la coupure d'un assez long article d'un journal de Naples sur la critique dramatique de M. Maurice Boissard. Mais sont-ce des roses — ou des épines ? Il faudra que je le fasse lire à Gourmont pour me renseigner.

Mardi 31 Décembre

Allons, encore un dernier jour d'année. Après-demain, je serai redevenu employé, et dans 18 jours j'achèverai ma 36^e année.

Je remplis bien mal mes devoirs de famille, depuis quelque temps. Je ne suis toujours pas allé à Courbevoie faire ma visite de Toussaint, et ma lettre de jour de l'an pour Genève ne partira certainement pas, comme d'habitude, aujourd'hui, le premier mot n'en étant pas encore écrit¹⁵⁴². Il faut que j'aille au Bon Marché acheter les étrennes de Jean-Paul Léautaud, mon neveu, pour les lui donner quand son père et sa mère vont me l'amener après demain, ou dimanche prochain. Que j'ai peu d'entrain encore pour ces choses. Je me figurais que je l'aimerais tant, qu'il m'intéressait tant, cet enfant ? Une vraie déception, que je ne sais à quoi attribuer. Je le disais hier soir à Bl... : est-ce donc que moi, pourtant si sensible, et je crois aussi, si juste, si clairvoyant, est-ce donc que je manquerais de cœur ?

Adieu, année finie, heures de travail hâtif, inutile, productif d'aucun plaisir, adieu aussi occasions ratées et que je ne retrouverai peut-être pas. Occasion 1905, occasion 1907. Si elle saute encore une année, je serai joli.

Pense-t-on à moi à Genève, attend-on ma lettre pour demain matin, sera-t-on surprise de ne pas la voir ? Ah ! le jour où je pourrai aller là-bas !

¹⁵⁴⁰ 1906.

¹⁵⁴¹ Vraisemblablement *Trois hommes et deux femmes*, Dorbon, 1909.

¹⁵⁴² Cette lettre sera datée du 5 janvier 1908.

On me demandait l'autre jour « Qu'est-ce que vous faites ? — Je m'amuse à vieillir, répondis-je. C'est une occupation de tous les instants. » J'ai trouvé ce mot hier soir place de la Trinité, en montant chez Jeanne Leclerc, rue Blanche.

Été au Mercure, après avoir acheté, au Bon Marché, un chariot pour Jean Léautaud. Je trouve Régismanset, que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois. Il me parle du Prix Goncourt et me demande quand paraîtra mon livre, me disant que si j'avais paru j'eusse été sûrement le lauréat. « Au fond, me dit-il, c'est très malin ce que vous faites. On parle partout de votre livre, les journaux parlent de vous, tout le monde voit ça comme un livre extraordinaire. C'est très fort ! » J'ai eu beaucoup de mal à lui persuader que je n'avais rien d'un tel politique littéraire, que je n'avais jamais songé à me faire mousser ainsi sans en avoir l'air, que je donnerais au contraire cent francs avec plaisir pour être débarrassé de mon livre, et que d'ailleurs, quant aux avantages de tant de remises successives, il se trompait complètement.

J'étais allé surtout au Mercure pour demander à Vallette ma liberté après-demain jeudi après-midi¹⁵⁴³. Il me l'avait d'ailleurs offerte tout le premier il y a quelques jours, quand je demandais si l'on aurait congé au Mercure le 2 janvier et que je lui disais que j'attendais mon frère ce jour-là. J'aurai donc mon après-midi, allant au Mercure seulement le matin, encore que si j'écoutais Vallette je pourrais m'en dispenser, mais je ne veux abuser de rien. Je débute ainsi dans mon emploi presque par un congé.

Vallette nous racontait ce soir un bien beau mot de Maxime du Camp¹⁵⁴⁴ vieillissant, regrettant le passé, se plaignant, comme tous les vieillards, des choses nouvelles. « Les marches sont plus hautes », disait-il. C'est très beau, c'est toute la vieillesse, avec sa mélancolie et ses souvenirs.

*PR Sans date*¹⁵⁴⁵

Un libraire a écrit à Vallette pour lui demander quels romans le Mercure va publier cet hiver. Cela a amené Vallette à prendre sa liste des publications prochaines. En fait de romans, *le Passé indéfini*. « Paraîtra-t-il ? » m'a-t-il demandé. Je lui ai répondu non. Cela m'a amené à lui dire combien m'embêtait à l'avance la visite plus que probable de Descaves, à parler ensemble du P. G. et à lui dire combien je me trouve toujours sans regrets de n'avoir pas publié mon livre tel qu'il était, de n'avoir rien

¹⁵⁴³ Jeudi 2 janvier, premier jour de travail de PL comme salarié au Mercure.

¹⁵⁴⁴ Maxime Du Camp (1822-1894) (avec un *D* en capitale), écrivain voyageur et photographe. Son œuvre consiste essentiellement en des études portant sur trois thèmes principaux ; la ville de Paris, ses deux voyages en orient — dont un avec son ami Flaubert — et les Beaux-arts. Officier de la Légion d'honneur en 1853, Maxime Du Camp sera élu membre de l'Académie française en 1880.

¹⁵⁴⁵ Ce texte issu des « page retrouvées » a été placé entre le 10 septembre 1908 et le 1^{er} octobre. Il date pourtant, selon toute vraisemblance, de cette fin 1907 où il est ici replacé puisque la première audition du *Meneur de Louves*, de Rachilde, mis en musique par Poueigh a eu lieu au Mercure le 7 janvier 1908.

écouté que mon avis personnel. Vallette pense bien comme moi sur ce point, qu'il n'y a que sa satisfaction propre qui compte.

Le musicien Poueigh¹⁵⁴⁶ était cette après-midi chez Vallette. Il aime aussi beaucoup, et intelligemment, les bêtes. Cela m'a fait oublier son air mouillé. Histoires de bêtes racontées par Vallette : le chat de l'ancien gardien revenant tout seul à la maison de Vallette : un voyage de deux jours pour un chat — le petit chat lapidé du haut d'un pont par des enfants, sous le regard d'un tas de gens, se réfugiant dans le canot pendant que Rachilde et sa fille étaient au marché, emporté par elles à la maison, soigné par elles, mais trop atteint et mourant le lendemain. Histoire aussi d'une sorte de corbeau que ses possesseurs voulaient tuer. Rachilde se le fait donner. Ces gens avaient trouvé drôle de lui peindre la tête en vert. Cela avait durci les plumes, les avait fait tomber, et rendu le corbeau chauve, avec la peau de la tête ridée, durcie. Rachilde voulait d'abord la lui laver avec de l'essence de térébenthine. Vallette critiqua ce moyen. On se mit d'accord sur la vaseline. Le corbeau se prêta très bien à l'opération, docile, montrant même une sorte d'impression de bien-être, de soulagement. Familier, circulant partout, mangeant à la main la viande qu'on lui offrait. Quelques jours après, parti et plus revenu. Comme il avait les ailes coupées, Vallette craint qu'un chat ou un chien lui ai fait mauvais parti. Patte existe toujours, mais toujours vagabond. Il vient, mange, reste couché un jour, deux jours, puis repart. La porte se ferme de haut en bas, comme une devanture de magasin. On a soin de laisser un espace en bas, pour qu'il puisse à sa guise sortir s'il est rentré, rentrer s'il est sorti. Il est bien convenu que le nouveau gardien de Vallette, qui d'ailleurs, avec toute sa famille est très doux pour les bêtes, continuera à agir ainsi après la rentrée de Rachilde à Paris.

FIN de la première partie

¹⁵⁴⁶ Jean Poueigh (1876-1958). Satie le nommera « Cul sans musique ». Aucun enregistrement ne subsiste aujourd'hui. Jean Poueigh est également l'auteur, sous le pseudonyme d'Octave Séré, des *Musiciens d'aujourd'hui*, édité par le *Mercure* en 1921. Voir son portrait par PL au 14 avril 1908.